

# La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Uluru

Il y a quelques jours, Uluru, la montagne sacrée des Anangu, un peuple aborigène du centre de l'Australie, a été interdite d'accès à tous les visiteurs, en particulier aux quatre cent mille touristes annuels qui venaient y faire des *selfies* et répandre leurs papiers gras. Cette réhabilitation d'un tabou millénaire a commencé en 1979, quand la propriété de la montagne, d'un périmètre d'environ 9 km et d'une altitude de 348 m, a passé de l'Etat australien aux Anangu. Les actes de propriété leur furent remis six ans plus tard. Uluru se nommait officiellement Ayers Rock, du patronyme d'un ministre australien de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1993, le nom officiel devint Ayers Rock-Uluru. En 2002, ce fut Uluru-Ayers Rock. Aujourd'hui, c'est Uluru. Au cours de cette période de transfert, les infrastructures touristiques, en particulier celles qui avaient été construites au pied de la montagne, ont été éloignées ou fermées.

Jusqu'il y a peu, des panneaux officiels, placés au pied de la montagne, disaient en six langues: *Nous, les Anangu, les propriétaires traditionnels, avons cela à vous dire: la montée n'est pas interdite mais nous vous demandons*

*de respecter notre loi et notre culture en ne grimpant pas dessus. Nous sommes responsables de la sécurité de ceux qui visitent notre terre. La montée peut être dangereuse. Trop de gens sont morts en train d'essayer de grimper Uluru. Vu son inefficacité, le panneau est désormais remplacé par une interdiction pure et simple. Et la main courante qui facilitait l'ascension a été détruite.*

On éprouve un sentiment de connivence avec ce peuple qui ne voit plus des étrangers profaner ses lieux sacrés et qui, du même coup, redevient plus complètement lui-même. Et curieusement, c'est au moment même où il manifeste explicitement son identité culturelle et religieuse qu'on a l'impression de s'en rapprocher. Peut-être est-ce parce qu'on ne perçoit authentiquement la « ressemblance humaine » qu'après avoir constaté et accepté pleinement l'étrangéité d'un peuple tiers, le secret de ses rites, le caractère quasiment intransmissible de sa religion et sa conception originale de la genèse du monde. A défaut, on en reste à l'universalité abstraite des droits de l'homme, se condamnant du même coup à ne construire des ponts qu'entre soi.

Des autorités politiques ont donc décrété un interdit total sur un territoire touristique et, par conséquent, rémunérateur pour des motifs qui ne sont ni sanitaires, ni militaires, mais religieux. C'est une faille inattendue dans le rationalisme sans profondeur que l'Occident tardif continue d'imposer au monde entier.

L'émission de *RTSreligion* du 16 juillet dernier commentait brièvement cette interdiction touristique. Sur un ton badin et légèrement supérieur, « Guillaume » informait « Valérie »: *... vider les toilettes chimiques de son camping-car sur un territoire sacré aborigène, c'est pas l'idéal, niveau karma, et là, attention! les Anangu aiment à rappeler que cette montagne est vivante et pas très commode. Elle n'hésite pas à se venger lorsqu'elle se sent profanée.* Cette désinvolture n'est pas de très bon goût. Elle manifeste une incapacité de saisir la signification vitale de cet interdit pour les aborigènes et, d'une façon générale, l'importance centrale de la religion pour ceux qui sont encore capables de croire.

On trouvera mieux son miel en suivant les aventures du policier

fédéral aborigène Jay Swan, dans *Goldstone* (2016) et la série *Mystery Road* (2018). Ces films restituent d'une façon saisissante l'omniprésence du sacré chez les aborigènes, leurs relations inextricables avec leurs ancêtres défunts et les souvenirs obsédants de leur histoire, qui a commencé 40 000 ans avant qu'on ne les « découvre ».

La résistance de ce monolithe à l'érosion le rend à peu près aussi inusable que l'éternité. Ses couleurs, changeant au gré de la course du soleil, ses cavités secrètes, les peintures rupestres à ses pieds, le silence du lieu rendu à lui-même, son mystère, rétabli par l'interdit, les cris et bruissements diurnes et nocturnes des mammifères, oiseaux, reptiles, arbres et arbustes, ce lieu sacré tout entier renvoie naturellement à un au-delà de la nature.

Et l'on se prend à penser que la contemplation du sanctuaire d'Uluru, tout païen qu'il soit, dispose mieux à recevoir l'annonce du « dieu inconnu » que le théologisme sec et satisfait de nos émissions radio-télévisées.

Olivier Delacréz

## De la pureté au métissage, et retour

Nos lecteurs se souviennent peut-être qu'il y a trente ans un certain Jean-Paul Goude mettait en scène le défilé du bicentenaire de la Révolution française. Blacks, Blancs, Beurs, tirailliers sénégalais et valseuses maghrébines y célébraient une ode aux sociétés métissées.

M. Goude, âgé de 78 ans, est né d'une mère américaine et d'un père français. Selon ses propres termes, il a toujours été du côté de ceux qui défendent le métissage. Il s'est senti plus attiré par d'autres cultures que par la sienne. Il était plus proche des Noirs que des Blancs, aimanté par le rythme noir, la danse, la transe. Adolescent de petite taille, il aimait à sortir avec de grandes filles africaines, pour épater ses copains.

Dans le *Monde* du 1<sup>er</sup> novembre 2019, Jean-Paul Goude ne peut que regretter les années septante du siècle dernier. Seule l'équipe de rugby d'Afrique du Sud, championne du monde, se vante encore de compter en son sein des joueurs blancs et des joueurs noirs.

Selon Goude, *l'utopie du métissage est morte*. Elle heurte les revendications identitaires noires, amérindiennes,

féministes et homosexuelles. La guerre des racisés contre *l'appropriation culturelle* et pour le *décolonialisme* était inconnue en 1989, de même que les *cultural studies*. L'obsession de *l'origine* a supplanté le joyeux mélange. La volonté de pureté revient. C'est un cauchemar pour Goude et d'autres adeptes de *l'enrichissement multiculturel*. Le metteur en scène Robert Lepage a dû annuler un spectacle qui revisitait l'histoire du Canada parce qu'il n'y avait impliqué aucun acteur amérindien. Le Premier ministre canadien Justin Trudeau a failli manquer sa réélection à cause d'un *blackface*<sup>1</sup> commis dans sa jeunesse. Nombre d'œuvres jugées naguère antiracistes passent aujourd'hui pour racistes. Goude lui-même a décliné une offre d'exposition parce qu'il lui aurait fallu retirer trop d'œuvres importantes. En 1978, la compagne de Goude, Grace Jones, chanteuse de disco noire androgyne, icône gay sculpturale, adorait poser en bête sauvage. Goude, désirant capter l'attention d'un public new yorkais avide de provocations, grima la dame en tigresse. Elle marchait à quatre pattes autour d'une cage où se trouvait un vrai tigre. Soudain la lumière s'éteignait puis se rallumait. Le vrai tigre avait disparu. Grace avait pris sa place dans la cage,

en train de mâcher un bout de viande factice. Goude affirme que *ce n'était pas du meilleur goût, qu'on était loin de Shakespeare, mais que c'était efficace*. Aujourd'hui l'artiste serait la proie des animalistes, des féministes, des véganes et de la communauté noire. La censure étatique du passé lui semble moins rude que les condamnations prononcées sur les réseaux sociaux par les minoritaires opprimés. Récemment, Goude a photographié la chanteuse Lady Gaga en course pour l'Oscar de la meilleure actrice. Il lui a blanchi le visage et l'a vêtue d'un costume en paille. Il a ensuite renoncé parce qu'on l'accuserait de *s'approprier* le théâtre nô japonais et que la paille serait interprétée comme *citation africaine*.

Parfois, il a tenté de détourner les clichés de l'exotisme par une dose d'ironie: il a aggravé son cas. Il se cantonne désormais *au premier degré*, évite l'ambiguïté et la subtilité. Ses créations lui semblent *creuses et débordantes de bons sentiments*.

Nous tirons deux leçons de ces anecdotes.

Les idéaux extrémistes portés par l'esprit de système alternent, entrecoupés par de brefs intermèdes

raisonnables. La recherche de la pureté cède le pas au mélangisme – idéologie, soit dit en passant, elle-même raciste quand ses laudateurs veulent nous persuader que métis et mulâtres sont supérieurs aux dégénérés produits par le purisme sclérosant. Puis le concept de *fierté raciale* refait surface par l'intermédiaire des *prides* (fierté, en anglais): *black pride*, *gay pride*, etc. L'entre-soi est préféré au vivre ensemble.

Goude dit que *certaines Noirs veulent faire payer le colonialisme aux Blancs*. Ceux-ci sont responsables des maux ayant frappé les Noirs. Il faut se séparer d'eux, voire les éliminer. C'est la mode des boucs-émissaires. Pour les écologistes, Trump, flanqué de sa clique d'idiots climato-sceptiques et de capitalistes libertariens, devient l'homme à abattre si l'on veut sauver la planète.

Idéalisme identitaire accouplé à la recherche de boucs-émissaires: les générations successives n'apprennent rien de l'histoire.

J. Perrin

<sup>1</sup> Pratique consistant pour un Blanc à se grimer en Noir, ressentie de nos jours comme raciste.

# Présence des rois d'il y a 1000 ans

Dans la mémoire vaudoise ou dans les paysages de Suisse occidentale deux périodes monarchiques ont laissé peu de traces. Sans remonter aux Burgondes, j'évoque ici la peine qu'on éprouve à se figurer le Deuxième Royaume de Bourgogne ou ce qui se passait dans cette région de l'an 888 à 1032. Que nous reste-t-il des rois rodolphiens en action pendant plus d'un siècle? On ne les voit pas agir dans des châteaux. Ils se déplaçaient constamment. L'esprit carolingien, propre à cette famille, était régalién et les conduisit à tenir leur rang tout nourris de perspectives européennes, mais, dans la réalité de chaque jour, prenons conscience qu'ils surent assurer dans l'aire vaudoise l'ordre social. Malgré le nom trompeur de leur règne, celui-ci ne s'exerça pas tant dans la Bourgogne actuelle qu'entre le Léman et le lac de Morat ou le long du Rhône. Comme éditeur j'ai découvert combien les historiens experts en cette période sont rares et c'est pourquoi il faut saluer, dans de nouveaux *Cahiers d'études indépendants*, à Orbe, une nouvelle approche et tout un travail, fascinants de précision et de concret, que propose Alexandre Pahud. Il fait parler de vieux documents.

Ses huitante pages sur la période indiquée ont pour objet et source uniques des comptes-rendus, retrouvés en archives: une demi-douzaine d'assemblées judiciaires, documents appelés «plaids royaux». Ce chercheur a su en extraire un petit trésor de faits précis à l'échelle du local, du quotidien et du vivant. Dans chaque affaire, voici où se réunit ce tribunal. Voici l'objet du litige. Voici qui est présent comme plaignant, ou témoin, ou assistant. Puis le monarque tranche seul. On le découvre très attentif et respectueux, s'entourant de conseillers, d'enquêteurs. Certains arrivent avec lui, d'autres sont du coin ou survenus d'ailleurs. On note les milieux sociaux

impliqués dans ces procédures, laïcs ou religieux. Des intérêts publics ou privés s'affrontent. On observe que les compétences juridiques et les influences politiques sous-jacentes évoluent avant et après l'an 1000.

Le plus souvent il est question de propriétés foncières. Rodolphe I rend par exemple justice sur demande de Boson, évêque de Lausanne qui possède certains bois au-dessus de la ville, entre le Flon Morand et Vennes. Il voudrait les mettre en valeur en y faisant paître des porcs, mais des officiers royaux réclament des droits de glandage et d'affouage dont l'ecclésiastique estime devoir être exempté. Jugement: ses droits de propriété lui sont reconnus par le souverain. Remarquons que Rodolphe s'est prononcé aux dépens des revenus royaux et contre ses propres fonctionnaires!

Cette objectivité honore le roi mais ne l'empêche pas de tenir ferme à son exercice exclusif du pouvoir judiciaire. Il envoie ses propres «ministériels», avant le jugement, accomplir leurs enquêtes locales; à Lutry, par exemple, où certaines propriétés de l'évêque sont soumises à examen. Le monarque ne se contente pas de déclarations, fussent-elles d'un prélat, et veut du tangible et du vérifié, recourant par exemple à un «jugement de Dieu», – ordalie sur laquelle manquent les détails, par eau? par feu? – à propos d'un litige sur un espace boisé à Dommartin, opération confiée à un «veneur», garde chasse nommé Emicon.

Un autre évêque de Lausanne occupe Rodolphe II en 927. Libon a été nommé à l'unanimité par le clergé et le peuple, mais il faut le consentement du souverain. Celui-ci se trouve de passage à Chavornay et l'occasion est saisie pour une assemblée judiciaire.

On note que le roi préfère siéger en cet espace ouvert plutôt que, tout à côté, dans le centre historique d'Orbe, doté d'un palais. Rodolphe II est entouré de comtes, de vassaux et d'autres évêques, tel celui de Genève. Au total huit ecclésiastiques sont présents et parmi eux l'archevêque de Besançon. Dans une cérémonie distincte de la confirmation souveraine de Libon, comme titulaire de l'épiscopat de Lausanne, on procède au rituel de la transmission canonique du pouvoir religieux. Les chanoines de Lausanne sont évidemment présents à Chavornay autour de leur élu. Mais ils sont cités dans le plaid royal en leur qualité de témoins.

On distinguera plus tard, sous Rodolphe III, une tendance des ecclésiastiques à se libérer de l'autorité royale. Ils renforcent leurs propres compétences juridictionnelles. On sent croître en Pays de Vaud l'emprise de Cluny, représenté dans le terrain par l'abbaye de Romainmôtier, et pour leurs droits fonciers les moines se défendent bec et ongle. Mais c'est le roi, là encore, qui est appelé à confirmer une propriété héritée par les religieux, contre un certain Amauri, laïc qui ne veut pas abandonner ses champs.

Nous sommes frappés, dans cette période royale, par l'absence d'un tribunal permanent. Pas de bâtiment officiel. En fait, les souverains de l'époque préfèrent à une capitale des petits lieux. Ils aiment des domaines ruraux. Le premier Rodolphe a décidé de siéger à Corsy, dans les hauts de Lutry. De même Avenex, près du Nyon des Equestres de l'époque romaine, voit arriver le roi qui a décidé d'y réunir une assemblée judiciaire.

Bref, cette haute cour née d'un esprit carolingien, tribunal public mais ouvert aux particuliers, fonctionne

fort bien en cette terre vaudoise qu'on nomme politiquement «transjurane». Mais cet adjectif nous trompe. En vérité nous sommes là au cœur d'un système de gouvernement opposé à ce qui deviendra notre émiettement féodal: il n'est ni marginal ni confus. On ressent à cette période une structure assurée avec naturel et solidité. Ajoutons que jamais ces rois dits «de Bourgogne» n'ont présidé à de telles assemblées judiciaires en Provence ni en Franche-Comté, deux provinces qui pourtant leur appartiennent. Les procès décrits révèlent un pays dont nous ne saurions jamais dire, sans hésiter, s'il faut le considérer comme l'état transitoire d'un carrefour européen, une tranche de la Suisse future, un élément du Saint Empire, une sorte de bordure francophone ou une étape vers les libertés vaudoises. Bref, la terre où nous ressentons notre cohérence. Mais nous n'avons jamais eu l'idée d'honorer, dans des événements mémoriaux et organisés, ces rois de notre histoire.

Par quelques comptes-rendus judiciaires, portés à notre attention par Alexandre Pahud, nous voyons croître au nord du Léman, autour d'un souverain, une aristocratie à trois composantes, ses vassaux, le haut clergé et des dignitaires laïques. C'est Conrad le Pacifique qui déplacera le centre de gravité de cet Etat vers le sud. A l'égard de la population, l'attitude prévalante des monarques, consignée dans les procédures décrites, n'est pas la décision coupante mais la recherche d'un consensus. Le pouvoir ne se ferme pas en forteresse mais justice est rendue dans un espace physiquement ouvert qui accueille de multiples participants.

Bertil Galland

Alexandre Pahud, *Les assemblées judiciaires du Royaume de Bourgogne (Ve-XIe siècles)*, Orbe, 2019.

## Histoire vaudoise, un survol

Les lecteurs de *La Nation* peuvent se réjouir: il existe enfin une histoire du Pays puis Canton de Vaud en format de poche. C'est le «Chuard - Pizzotti». Présenté la semaine dernière, il vient de sortir de presse en co-éditions chez Infolio et à la Bibliothèque Historique Vaudoise.

En 2015 paraissait chez les mêmes éditeurs un beau volume, grand format, 560 pages, 800 illustrations, 2 kg 300, 20 auteurs, qui retrace l'histoire vaudoise dans le détail, avec quelques discussions sur des points débattus, dans une présentation somptueuse due à Laurent Pizzotti et à son équipe. Cet ouvrage universitaire garde toute sa valeur et ne sera pas remplacé de sitôt, même si ses 4000 exemplaires sont quasiment épuisés.

Néanmoins, l'Association pour l'histoire vaudoise qui, autour d'Olivier Meuwly, avait publié cette somme, s'est donné pour tâche d'en diffuser la matière sous forme d'un «Que sais-je?» à l'intention du grand public. Et voilà chose faite: un petit volume qui tient dans la

poche, une seule auteure et un directeur artistique, 160 pages, 200 illustrations (dont 30 inédites), 200 grammes. Corinne Chuard avait déjà, dans le grand ouvrage, rédigé les textes de liaison et assuré la révision de tous les chapitres. Historienne et rédactrice, elle a réussi le tour de force de ramasser cette vaste matière en un texte accessible et vivant (elle est la fille de Jean-Pierre Chuard qui, dans *24 heures*, remplissait une pleine page historique tous les 24 janvier et les 14 avril). Quant à Laurent Pizzotti, il a assumé la présentation des Cahiers à l'époque de Bertil Galland et la direction artistique des douze tomes de l'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud; il a aussi réalisé la ligne graphique des ouvrages des Editions 24 heures et dirigé la mise en pages de l'*Histoire vaudoise* de 2015. Dans ce volume, il a réalisé la «mise en images». Voici donc le «Chuard - Pizzotti» dans votre poche: souple, lisible, précis, magnifiquement illustré et imprimé, il fait honneur au Canton.

Yves Gerhard

## Hommage à Jacques Bainville

Une forme d'intelligence analytique, admirablement lucide et précise, qui n'excluait pas l'esprit de finesse, parfois obscure dans son expression chez Valéry, toujours claire chez Bainville, a rapproché le poète sétois et l'une des trois têtes de l'Action française.

Le lundi 6 février 1936, Paul Valéry rencontre Jacques Bainville à la bibliothèque de l'Académie française. Bainville, très malade, mourra le 9: *Il demandait quelques livres qu'il voulait emprunter; ce qui me parut admirable et me serra le cœur [...]. Il montrait, face à la lumière, l'extrême de la pâleur et de la maigreur. Il ne restait de lui que ce qu'il fallait pour affirmer l'étrange autorité de la conscience de soi-même. La présence extraordinaire de ce mort lucide au regard noir et profond semblait manifester à notre petite assemblée toute la vertu du courage dû à l'esprit [...]. Je l'ai encore vu une fois, vers le soir de ce même jour, chez lui, à sa table de travail. Nous avons causé comme si l'idée d'un abîme tout proche n'existait pas [...]. Plus j'ai connu Bainville, que j'ai connu assez tard, plus*

*je me suis senti gagné. Cette parfaite et sobre courtoisie, la liberté remarquable de sa pensée, l'élégance qu'il avait de dissimuler l'énormité du travail qu'il accomplissait chaque jour, une absence charmante d'illusions et le goût de la vraie valeur dans les œuvres et dans les hommes, me le rendaient toujours plus désirable à voir et à entretenir. J'en suis bientôt venu avec lui de l'estime à la sympathie, et de celle-ci à l'amitié<sup>1</sup>.*

J.P.

<sup>1</sup> Extrait de *La Renaissance de la liberté, souvenirs et réflexions*, par Paul Valéry, Omnia Poche, 2019, p.84.

## Carnet rose

Hélène Fabienne Marie-Lys, fille de nos amis Anne-Laure et Edouard Hediger, a vu le jour le 16 novembre dernier. Nous adressons nos félicitations aux heureux parents et nos vœux de bonheur et de santé à leur fille.

Réd.

# Dix ans

Dans *le Marché et l'humanité*, Dominique Bourg développe les thèses de philosophie politique qu'il laissait entrevoir dans *Une nouvelle Terre*<sup>1</sup>. Le ton est plus véhément (voir en fin d'article quelques extraits du livre), notamment à l'égard du néolibéralisme et du populisme, mais aussi des personnes qui parlent et ne font rien, comme Emmanuel Macron.

L'idée principale est que l'économie capitaliste doit, devant l'urgence de sauver la Terre, se subordonner désormais à la démocratie écologique.

La souveraineté, selon la définition donnée par M. Bourg au chapitre I, est le pouvoir qui met en forme l'existence des individus dans une société donnée. Elle peut être explicite, exercée par l'Etat, l'Eglise, le Marché, ou implicite, s'exprimant par l'intermédiaire des mœurs et des coutumes qui organisent la vie sociale.

Dans la société médiévale occidentale, la souveraineté explicite est double. Le Pape et l'Empereur l'exercent, l'Eglise prédominant jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> où les monarchies nationales prennent le dessus. A partir de la révolution industrielle, le Marché tend à devenir la nouvelle religion, mais les Etats-nations conservent la suprématie jusqu'à la fin des Trente Glorieuses. Le racisme nazi une fois vaincu, le communisme s'affaiblissant, l'Etat-providence pacifie les relations conflictuelles entre riches et pauvres; les classes populaires bénéficient pour un temps des fruits du progrès.

Dès les années huitante du siècle dernier, le Marché et sa main invisible contestent la souveraineté des Etats. Le capitalisme change de nature, il devient spéculatif. Des agents économiques puissants (comme Facebook qui veut battre monnaie) imposent leurs règles. Un petit nombre de décideurs constitue un nouveau clergé. Les Etats-nations sont des agents économiques comme les autres auxquels sont arrachées les activités les plus rentables. La création monétaire se privatise, les Banques centrales gagnent en puissance, de même que l'OMC, les tribunaux arbitraux (dont les deux tiers des juges sont nommés par les multinationales) et les traités internationaux (Tafta, Ceta, Mercosur). Les Etats-nations qui surplombaient naguère la vie économique pèsent de moins en moins lourd. Tout est fait pour effacer les frontières afin de faciliter les échanges de biens et de services. Certains experts offrent leurs services aux multinationales afin de fournir des rapports scientifiques conformes aux intérêts de celles-ci. La souveraineté implicite, celle des mœurs, s'aligne sur le seul jugement marchand: une activité quelconque rapporte-t-elle de l'argent ou non? Le pouvoir du Marché nécessite des flux énormes d'énergie, d'où les dommages infligés à la Terre, rendant l'habitabilité de celle-ci problématique.

L'auteur relativise la notion de progrès. Tout progrès sur un plan se paie d'un régress sur un autre. Il y a

dix mille ans, l'apparition de l'agriculture, progrès manifeste, signifia aussi un recul par rapport à la civilisation des chasseurs-cueilleurs, une sortie de l'Eden. Des maladies nouvelles se répandirent; la force et la stature des humains diminuèrent; la vie s'appauvrit, car la spécialisation et les tâches agricoles écrasantes remplacèrent la polyvalence des chasseurs-cueilleurs. La hiérarchie se durcit. Un clergé se réserva l'accès à l'invisible.

Dans un premier temps, les nouvelles techniques sont assimilées parce que le changement va lentement, puis un emballement se produit qui dépasse les capacités d'adaptation de beaucoup de personnes. C'est le cas de nos jours avec le numérique. Il faut 9% d'énergie supplémentaire pour entretenir le fonctionnement des ordinateurs pululant sur la Terre entière. Les inégalités se creusent. L'humanité se divise entre une petite élite de concepteurs et une classe de personnes bien-tôt condamnées à l'oisiveté et aux turpitudes du divertissement de masse, parce que l'automatisation croissante les aura privées d'emploi. Un certain savoir-faire se perd, la gamme d'expériences possibles se réduit. Le revenu de base inconditionnel ne serait pas la solution-miracle. Les limites de la planète sont transgressées par le consumérisme, la transition numérique est incompatible avec la transition écologique. Le progrès technique se paie d'une déchéance anthropologique.

Les peuples n'acceptent pas cette chute et une réaction a lieu, dite populiste, dont le néolibéralisme effréné est responsable. Naguère, les marxistes voulaient que la lutte des classes empêchât l'aliénation humaine, que les travailleurs s'appropriassent des moyens de production et que l'Etat dépérit. Seulement, c'est la production industrielle automatisée qui devait permettre aux gens de s'émanciper. Ce processus dirigé par le Parti tout-puissant aboutit au totalitarisme rouge et à la pollution de la nature.

En Occident, durant une parenthèse heureuse, les Trente Glorieuses, l'Etat-providence brida les effets de la compétition économique mondiale. Puis, dès les années huitante, le néolibéralisme devint une espèce de totalitarisme soft et apparemment efficace. Il en résulta le réchauffement climatique, des famines, l'accroissement des inégalités, les migrations incontrôlées, la main mise des groupes industriels sur la recherche scientifique, une espérance de vie en baisse aux Etats-Unis, bref un monde pitoyable et dangereux.

## Que faire?

On ne peut se fier ni aux marxistes, ni aux libéraux, ni aux populistes qui menacent la démocratie. Un retour à Rousseau semble séduire l'auteur: il faut lutter contre la marche trop rapide des techno-sciences au sein d'Etats forts et de démocraties écologisées, où l'on resserrerait les

inégalités et éviterait une division excessive du travail. Les libertés de croire, penser et de s'associer ne seraient pas touchées, assure l'auteur; l'écologie n'équivaudrait pas au fascisme vert. L'individualisme hyper-consumériste, autrement dit de la liberté de nuire, devrait s'incliner. Toute décision serait prise par des représentants élus démocratiquement, après consultation et délibération. Le savoir scientifique, cessant d'être inféodé aux multinationales, percolerait dans la société civile. Les peuples renonceraient à leur souveraineté économique en vue de leur survie. L'opposition des Terriens et des destructeurs remplacerait la lutte de la droite contre la gauche. On aurait le choix entre l'effondrement ou l'évolution cahin-caha vers plus de mesure, plus d'écoféminisme, moins de patriarcat et de transhumanisme.

L'humanité a dix ans pour diminuer de moitié ses émissions de gaz carbonique. L'auteur propose d'appliquer immédiatement des mesures concrètes: imposer une carte à puces individuelle pour limiter les émissions; agir sur la démographie; décider un couvre-feu thermique de 22h à 6h (17 degrés); supprimer les lignes aériennes intérieures superflues; interdire les véhicules consommant plus de 2l/100 en 2027; justifier les déplacements professionnels; n'autoriser plus aucune artificialisation des sols; rendre toute parcelle de jardin productive; créer des territoires autonomes en matière d'alimentation, de matériaux de construction; établir des quotas pour la consommation de produits exportés.

Nous consacrerons prochainement des articles à la discussion des thèses de Dominique Bourg, ainsi qu'à l'écologie en général.

Jacques Perrin

<sup>1</sup> Voir *La Nation* n° 2135 du 8 novembre dernier.

## Extraits (pages 135 à 139)

*[Le néo-libéralisme] a bel et bien forgé un type humain à sa mesure [...]. Et à des titres divers, nous n'y échappons pas totalement, tous autant que nous sommes. De ceux qui étalent la banalité de leur soi sur les réseaux sociaux à ceux qui pratiquent un consumérisme forcené, ignorant tout des questions écologiques, prêts à faire sauter la planète pour un énième voyage de plaisir au bout du monde, éructant contre quiconque leur en fait la remarque, le portrait est aussi inutile que fastidieux. [...] Les réactions de nombre de députés à la visite au Parlement français de Greta Thunberg le 23 juillet 2019 mériteraient de figurer aux Guinness réunis de l'ignominie, de la bassesse et de l'imbécillité la plus crasse. Je ne vois guère que des phénomènes comme l'amour du peuple soviétique pour le Petit Père des peuples, en dépit de décennies d'ignominies staliniennes, ou l'attachement des Chinois pour Mao, le plus tordu peut-être de la galerie des dictateurs du XX<sup>e</sup> siècle, pour atteindre un niveau comparable du paradoxe mental et cognitif. Mais là où le néolibéralisme est beaucoup plus fort que le communisme, c'est d'avoir su rendre la vérité indifférente [...] Donald Trump et Vladimir Poutine n'ont plus rien à voir avec les élites d'antan. L'un et l'autre sont des manières de mafieux [...]. L'un est aussi vantard que stupide, alors que l'autre assène coup après coup sur la scène internationale. Poutine a été formé [...] à la seule école qu'ait léguée le communisme, à savoir le goulag. Y régnait une hiérarchie sommaire, celles des maîtres et des esclaves. Poutine l'a étendue à la société russe et s'essaie au-delà des frontières. Le dernier venu, Xi Jinping, n'est pas moins redoutable. Fils d'un dignitaire de très haut rang à la cour de Mao, accusé de trahison et banni, il est l'héritier parfait. Il s'est fait reconnaître empereur à vie et est en train d'instaurer la dictature la plus high-tech qui ait jamais existé, à grands renforts de reconnaissance faciale, de contrôle algorithmique généralisé et de notation de la population.*

## Et de trois!

Le Concours de poésie française dit de *La Feuille de Chêne*, appellation reprise dans les éditions et les recueils des poèmes des lauréats dudit concours, a été lancé en 2016. Aucun prix n'a été attribué en 2018. La troisième édition du Concours a révélé plusieurs poètes de grand talent, Fernand Salzman, de Genève, et Jean Cornu, à Lausanne. Ils ont été tous deux honorés lors d'une cérémonie qui a eu lieu le 30 octobre dernier dans les salons du Cercle Littéraire, à Lausanne, et lors de laquelle ils se sont partagé le Prix de CHF 10'000.- offert par la Fondation Marcel Regamey, tutrice du Concours.

Les œuvres primées de Fernand Salzman et Jean Cornu, ainsi que les meilleurs poèmes d'André Coutance et Paul Petrogalli, retenus par le comité de lecture, sont publiés dans *La Feuille de Chêne* N° 3, qu'on se procure au moyen de la carte de commande incluse dans la présente

*Nation*. On peut se procurer les *Feuille de chêne* N° 1 et N° 2 (laquelle comprend les *Sonnets Vagabonds* d'Edouard de Perrot) au moyen de la même carte. Au surplus le site [www.feuille-de-chene.ch](http://www.feuille-de-chene.ch) fournit toutes informations utiles, notamment sur l'organisation et la composition du comité de lecture du Concours.

DL

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

Fax 021 312 67 14

[courrier@ligue-vaudoise.ch](mailto:courrier@ligue-vaudoise.ch)

[www.ligue-vaudoise.ch](http://www.ligue-vaudoise.ch)

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

# Sur les décombres du Mur

Le trentième anniversaire de la chute du Mur de Berlin suggère quelques réflexions sur le cours de l'histoire et sur les lois de la politique. Tentons de bâtir trois hypothèses sur les décombres du communisme.

L'événement du 9 novembre 1989 était-il prévisible ou non? L'histoire obéit-elle à un certain déterminisme ou est-elle le résultat de circonstances tellement nombreuses et variées que mieux vaut parler du hasard? Il me souvient d'une rencontre, au milieu des années huitante, où des personnes d'expérience, au fait des affaires du monde et d'esprit réaliste, s'interrogeaient sur l'avenir de l'URSS. On savait qu'elle était exsangue, ayant consommé ses ressources dans l'effort militaire et le soutien aux régimes communistes épars dans la planète; négligé son agriculture au nom de la collectivisation du sol et en vertu d'une planification technocratique aveugle, si bien qu'elle n'évitait la famine que grâce à l'importation massive de blé américain; ignoré le réveil de ses peuples qu'Hélène Carrère d'Encausse décrivait en annonçant l'implosion de l'empire soviétique. Tous les participants à cette rencontre opinaient donc dans le même sens: l'Union soviétique va s'effondrer; mais personne ne s'aventurerait à dire quand! Dans un an? Dans dix ans? Que va faire Gorbatchev? Tiendra-t-il, d'ailleurs? L'influence d'un homme a-t-elle de l'importance?

On pourrait en tirer la leçon que l'histoire présente des tendances

*Il n'y a de bonne politique qu'en adéquation à la réalité de nations profondément diverses.*

lourdes qui annoncent le sens général de son déroulement avec une forte probabilité; mais que le calendrier, les modalités, certaines conséquences du changement pressenti sont imprévisibles.

On a, il y a trente ans, trop vite confondu les Soviétiques et la Russie. Les premiers disparaissaient... mais la Russie éternelle? Certains ont prévu à la légère l'effondrement de cet Etat, ou sa diminution à un niveau de faiblesse tel qu'on pouvait désormais l'ignorer. Ce fut notamment le cas de l'Union européenne, toujours orientée vers son extension en dépit de ses propres insuffisances et multipliant les provocations en Ukraine, ainsi qu'en Géorgie dans une moindre mesure. Or après le flottement de la période transitoire où le pouvoir, sous un Eltsine impuissant, s'est dépecé au profit des oligarques, la reprise en main opérée par Poutine a rapidement ramené la Russie à son rang de puissance majeure. Elle n'est certes plus dans le duo de tête, remplacée par la Chine face aux USA. Mais, forte de son immensité territoriale, de la richesse de son sous-sol, de sa capacité militaire en bonne partie reconstituée, elle est au deuxième rang; elle est mieux positionnée que les USA pour mener le jeu au Proche-Orient, et peut-être dans l'Arctique.

La deuxième leçon serait donc qu'il ne faut pas confondre les pays et les Etats, dotés de leurs caractéristiques naturelles et riches de leurs héritages

historiques séculaires ou millénaires, avec les régimes politiques qui les dirigent peut-être passagèrement.

Quant à l'idéologie, la chute de l'URSS a entraîné le déclin de l'illusion communiste. Le triomphe de la pensée et de la pratique libérales, en politique comme en économie, semblait assuré. Mais rien n'est simple. En matière économique, ce n'est pas seulement la libre entreprise, inventive, créatrice, souple et responsable, qui a affirmé sa force, mais aussi la mondialisation financière, dont les algorithmes prétentieux ont montré la vanité à travers diverses crises douloureuses; finalement, une finance fondée sur le froid calcul des probabilités n'est pas beaucoup plus humaine que la tyrannie marxiste; reconnaissons toutefois qu'elle tue et emprisonne moins. En politique, nul ne peut plus se réclamer du communisme léniniste et stalinien; mais de nouveaux totalitarismes sont apparus, tel celui de l'islamisme dit radical; et de nombreux pays subissent la loi de régimes dictatoriaux, parfois corrompus, soit parce qu'ils sont trop neufs pour adopter et consolider une organisation plus équilibrée mais plus

complexe (on pense ici particulièrement à l'Afrique), soit parce qu'ils sont trop grands pour espérer tenir sans le ciment d'un pouvoir central tout-puissant; on pense là à la Russie, justement, et à la Chine. Celle-ci fait mine de cultiver le communisme au cinéma du parti unique; mais elle s'en est éloignée économiquement depuis la privatisation partielle initiée par Deng voilà maintenant quarante ans; le président Xi donne aujourd'hui des leçons de libre-échange aux Américains lorsqu'il débarque à Davos; la mutation idéologique s'est opérée non sans douleur, mais sans fracture ouverte parce que les mandarins de Pékin sont moins passionnés et plus rusés que les apparatchiks de Moscou. Reste que le président Xi détient tous les leviers de commande et tient le pays d'une main de fer: on est loin de la séparation des pouvoirs et de la tolérance libérale.

La troisième leçon serait alors: ne remplaçons pas dans l'abstrait une idéologie (marxiste) par une autre (libérale); il n'y a de bonne politique qu'en adéquation à la réalité de nations profondément diverses.

Jean-François Cavin

## Alma intrepida

Céline Pasche, née à Lausanne, est une virtuose de la flûte à bec baroque. Elle vient de sortir son premier CD en soliste avec l'ensemble instrumental I Pizzicanti. La rencontre de ces jeunes musiciens s'est faite à la Schola Cantorum de Bâle. Sur la photo de groupe, ils se montrent très détendus, souriants, un peu bohèmes avec leurs enfants. Ces qualités se retrouvent dans la souplesse naturelle de leur interprétation. Le programme est intelligemment conçu autour de deux transcriptions d'air d'opéra du Napolitain Nicola Porpora. Le premier donne le titre de l'album, *l'âme intrépide*. Le tout est un voyage dans le répertoire instrumental de l'Italie de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Est mise en valeur la variété des affects issus de la musique vocale qui étendait son empire sur toute la création instrumentale en Italie. Nous découvrons ainsi des partitions ressuscitées de fonds de diverses bibliothèques européennes. Le programme alterne avec bonheur sonates et concertos, dans des formations variées au gré des morceaux,

signés Dall'Abaco, Alberti, Piani, De tri, Vivaldi. Une brillante sinfonia de Domenico Scarlatti sert d'introduction à l'ensemble. L'interprétation volubile et colorée redonne vie et relief à ces musiques ensoleillées. L'enregistrement à peine paru a déjà retenu l'attention de chaînes de radio et revues spécialisées en Autriche et en Allemagne. Notons enfin que la qualité de la prise de son souligne la musicalité aboutie des instrumentistes, avec juste ce qu'il faut de réverbération pour le confort de l'écoute, sans brouiller les traits. La fondation Marcel Regamey a eu l'heureuse inspiration de soutenir ce projet.

J.-B. Rochat

*Alma intrepida*, Céline Pasche, flûte à bec, I Pizzicanti, ensemble de musique ancienne, CD Ars Produktion, 2019.

Céline Pasche et sa jeune équipe donnent un concert dimanche 1<sup>er</sup> décembre au temple de Cheseaux à 17h. Le programme est sensiblement le même que celui du CD

## Occident express 44

Il y a trente ans, planqué sous mes draps d'internat, j'écoutais ma petite radio tard dans la soirée et j'ai soudain éructé à mes cinq camarades de chambre: «Le Mur de Berlin est tombé!» C'était la fin du monde dans lequel j'avais grandi, dans lequel la moitié de mon continent était hors d'atteinte, retranché au-delà d'une barrière militaire et idéologique. J'ignorais presque entièrement ce que les gens pensaient de l'autre côté de ce mur – ils étaient simplement communistes. Ce 9 novembre 89 la télé nous diffusait des images irréelles de familles réunies dans des fontaines de larmes, de petits vieux égarés dans des pardessus mités avec de grosses lunettes et des chapeaux de feutre. On les sentait mi-extatiques, mi-désespérés. Qu'il ne s'agisse là qu'une des énièmes tentatives de cette partie de l'Europe de s'émanciper d'un empire, successivement russe ou allemand, ne nous effleurait pas. Que beaucoup, parmi ces millions de gens, se déclarassent d'emblée passablement effrayés face à l'avenir nous semblait ridicule. En novembre 2019, de Belgrade en passant par Cracovie ou Bucarest, le niveau de vie reste très largement inférieur à celui de l'Europe du nord-ouest, la politique est un sport extrême et les *missi dominici* de Bruxelles répètent leur catéchisme libéral-démocratique à une assemblée de plus en plus circonspecte, voire hostile. Car ayant à peine sorti la tête de

l'eau, l'Europe de l'Est s'y est immédiatement fait replonger pour devenir l'atelier de l'Europe, de l'Allemagne essentiellement, une dépendance accrue par la monnaie unique. Ainsi maintenue dans une dépendance économique presque complète, tenue de mener des réformes radicales au pas de charge, cette moitié de l'Europe se retrouve aujourd'hui, en réalité, soumise à un empire d'une autre forme et à peu près dénuée de toute souveraineté nationale – qui était pourtant l'enjeu principal en 1989. On ne s'étonne pas d'y voir fleurir des mouvements souverainistes et protectionnistes, souvent teintés de religion. A Belgrade qui, comme ses voisines, poursuit sans cesse, et sans succès de longue durée, une politique d'émancipation nationale depuis plus d'un siècle et demi, les hésitations et les trahisons bruxelloises ont eu raison de tout idéal européen dans la population. On ouvre une usine allemande de sous-traitance après l'autre, on sabre le service public, on voit partir les jeunes et on ne sait absolument plus quoi croire ou à quoi rêver. Il n'empêche. A voir le marasme du Brexit, donc de l'UE, l'atonie économique italienne, française et espagnole et la fin de la croissance allemande, on ne peut s'empêcher d'observer que, même retardé, même faible, l'avenir, en Europe, est peut-être plus de ce côté du Danube que de l'autre.

David Laufer

## Programme des Entretiens du mercredi

Le programme des Entretiens du mercredi du semestre d'automne arrive à son terme. Nous clôturerons le programme le 11 décembre avec un apéritif. Nous nous réjouissons de vous y retrouver!

Prochains rendez-vous:

**27 novembre :** Présentation de l'ouvrage *Vaudoiseries, des mots mis en scène*, avec MM. Yves Schaefer et Bernard Gloor.

**4 décembre :** La problématique de surconsommation de vins étrangers et ses conséquences, avec M. François Montet.

**11 décembre :** Apéritif de fin de semestre (dès 19h00)

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.  
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis